



Morice

---

## Sur l'Anthropologie de l'Indo-Chine.

In: Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, II° Série, tome 10, 1875. pp. 139-154.

---

Citer ce document / Cite this document :

Morice . Sur l'Anthropologie de l'Indo-Chine. In: Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, II° Série, tome 10, 1875. pp. 139-154.

doi : 10.3406/bmsap.1875.3128

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap\\_0301-8644\\_1875\\_num\\_10\\_1\\_3128](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0301-8644_1875_num_10_1_3128)

---



*scissure*, appelée *interpariétale*, est le vestige de la *suture interpariétale*, qui persiste complètement sur quelques crânes exceptionnels.

Sur l'occipital de la petite momie péruvienne de M. Bourru, l'écaille est en une seule pièce ; en outre, la profondeur des scissures interpariétales est déjà réduite d'une manière notable, et il est certain que la soudure de l'interpariétal date déjà de plusieurs semaines ; l'état de l'os est bien celui qui correspond normalement à l'âge du sujet. On peut en conclure que l'évolution de l'occipital n'a pas été sensiblement retardée, car, à une époque aussi rapprochée de l'époque ordinaire de la soudure, les effets d'un retard même très-faible ne seraient pas encore effacés par les progrès ultérieurs de l'ossification.

M. Broca fait remarquer en terminant que ce fait est jusqu'ici unique, et qu'il importe de l'enregistrer, car il s'écoulera peut-être beaucoup de temps avant qu'on ait l'occasion d'étudier l'état de l'occipital des anciens Péruviens sur des squelettes de fœtus, et surtout de fœtus aussi jeunes.

### Sur l'anthropologie de l'Indo-Chine ;

PAR M. MORICE.

Quelques-uns de mes collègues, et entre autres M. Mondières, vous ont entretenus à plusieurs reprises des diverses races de l'Indo-Chine ; sans avoir la prétention de combler les trop nombreuses lacunes qui existent encore dans ces recherches anthropologiques, je viens à mon tour apporter mon contingent, que j'espère du reste augmenter bientôt par des études nouvelles et plus méthodiquement dirigées.

La basse Cochinchine et le Cambodge sont habités par les races suivantes : Chinois de toute provenance, Cambodgiens, Annamites, Chams, Moïs, c'est-à-dire sauvages, peuples des montagnes et des forêts, refoulés sans doute par les nouveaux venus, parmi lesquels les Stiengs sont les moins mal connus.

Malais, Hindous de la côte de Malabar, Européens, et enfin métis qui résultent de ces divers mélanges.

Les Chinois sont des émigrants ; ils viennent de presque toutes les parties de l'empire chinois et sont répartis, suivant leur provenance, en associations qu'on appelle *congrégations*, lesquelles sont présidées chacune par un chef qui est considéré comme responsable des faits et gestes de ses administrés. Il y a ainsi les congrégations de Canton, de Fo-Kien, d'Aïnam, etc. Je n'apprendrai rien à personne en ajoutant qu'ils ne se comprennent point tous et sont en rivalité incessante. Le type est cependant à peu près le même, quel que soit le lieu de naissance ; il est possible pourtant que l'unité de la coiffure et du costume empêche de saisir quelques nuances ; c'est au dessin et aux mensurations qu'il faudrait s'adresser, bien plus qu'aux descriptions, pour apprécier ces détails.

Le Chinois est un homme de taille moyenne, souvent assez grande ; les traits sont plus réguliers qu'on ne le pense, bien que les yeux soient assez bridés ; on remarque quelques particularités au sujet de la peau ; le coolie qui va au soleil, le coupeur d'herbes, l'homme de peine en un mot, a la peau non pas jaune, mais rougie, au moins les parties découvertes ; quant à la femme chinoise et au riche négociant qui vivent à l'ombre, leur tégument est légèrement, souvent très-légerement jauni ; on en peut trouver dont la peau est presque aussi blanche que la nôtre.

Les Chinois sont volontiers assez gras, surtout dans leur vieillesse, et ont peu de résistance musculaire : ils sont loin d'avoir, à stature et à apparence égales, la force d'un homme d'Europe ; leur nourriture, peu réparatrice, doit être pour beaucoup dans cette infériorité. Ils sont également sujets à bien des affections graves ; ainsi ils présentent des cas de phthisie et de lèpre assez nombreux, et fournissent toujours un chiffre de mortalité élevé dans les endémo-épidémies de choléra. Cependant il est parfaitement vrai de dire, comme on l'a fait du reste, que le Chinois est le juif de l'extrême Orient : il s'ac-

climate, et assez rapidement, partout ; il vit, en somme, du moins celui du midi de la Chine, très-bien à Saïgon. Les unions fréquentes des Chinois expatriés avec les femmes annamites ont donné naissance à une intéressante race de métis qu'on appelle Minuongs ; elle est répandue partout, mais forme plusieurs grandes agglomérations, entre autres celle de Hatien, au nord-ouest de notre colonie, sur le golfe de Siam, et surtout la très-grande agglomération de Cholen, à quelques kilomètres de Saïgon.

Les Chinois tiennent dans leurs mains une grande partie du commerce de la Cochinchine, surtout dans l'intérieur ; ils sont les intermédiaires habituels entre l'Européen et l'indigène. Les plus pauvres sont, dans les grands centres, tailleurs, cordonniers, chapeliers et blanchisseurs ; ce peuple possède à un degré supérieur le génie de l'association, et on trouve souvent, dans la même petite boutique, à s'habiller de pied en cap. Un autre commerce qu'il fait volontiers est celui de l'argent. A Saïgon, les monnaies employées sont les pièces d'argent et de cuivre françaises, la piastre mexicaine et la ligature annamite ou chapelets de sapèques en zinc, dont il faut vingt-cinq pour un sou ; c'est le Chinois qui se charge, moyennant une forte dîme, de changer ces diverses valeurs.

Enfin il est aussi cultivateur et se livre surtout à la culture maraîchère ; c'est à lui que nous devons de manger là-bas une certaine quantité de légumes frais ; mais les efforts d'arrosage et les moyens plus ou moins ingénieux par lesquels il cache ses plantes aux rayons du soleil de midi dépassent la patience européenne. Si l'opium et le jeu, avec leurs vices, n'étaient les deux terribles tyrans des Chinois, il est certain que ce serait, au point de vue de la production du travail, un des peuples les plus utiles et les plus estimables du globe.

Comme toutes ces races de l'Indo-Chine n'ont entre elles que des rapports résultant de leur voisinage, je passe sans transition à un autre type, le type cambodgien.

Le Cambodgien était, il n'y a pas deux siècles, possesseur de la basse Cochinchine ; ses domaines, rongés au nord-ouest

par les Siamois et au sud-est par les Annamites, se sont restreints singulièrement. Il a peu laissé de monuments derrière lui ; il est évident que je ne parle pas ici de la majestueuse Angcor, dont l'origine, du reste, n'est rien moins qu'élucidée, malgré le splendide travail qui a été édité dernièrement sous la direction du ministre de la marine. Aujourd'hui, bien qu'il existe bon nombre de Cambodgiens dans la basse Cochinchine, ils y sont épars au milieu des autres populations ; même chez eux, ils sont loin de former des agglomérations aussi denses que l'Annamite. Si ce dernier est le peuple cultivateur et pêcheur par excellence, le Cambodgien est avant tout l'homme de la forêt : bûcheron ou chasseur. Du reste, le principe que toute terre appartient au roi réfrène singulièrement les désirs de grande culture que pourrait avoir l'indigène.

Le Cambodgien est assez grand et a toutes les apparences de la force ; cependant, dans la plupart des rencontres, il a été battu par l'Annamite, bien plus petit que lui ; le canal d'Hatien, dont je me souviens encore grâce à ses nuées de moustiques, le canal d'Hatien, qui fait communiquer le centre important de Chaudoc avec le point extrême de nos possessions au nord-ouest, a coûté la vie à des milliers de Cambodgiens que les Annamites ont obligés à creuser cette utile voie de communication.

De fait, le Cambodgien est apathique et très-lent ; son énergie intellectuelle ne paraît pas capable d'efforts ; avec cela, il est vindicatif et plus faux peut-être que les autres peuples de l'Indo-Chine, si l'on pouvait établir des catégories de fausseté ; il a entre autres titres une réputation redoutable d'empoisonneur et de jettatore ; il est aussi plus sérieusement religieux ou plutôt superstitieux que les Annamites.

La coloration de sa peau est toujours assez foncée, d'un rouge brun ; aussi l'Annamite, qui se considère comme blanc et dédaigne fort les hommes de couleur, le méprise-t-il cordialement, mépris que le Cambodgien lui rend du reste avec usure. Il résulte naturellement de cette antipathie mutuelle

que les métis sont assez rares ; j'ai eu occasion d'en observer un à Tayninh (Paix de l'Occident) ; il devait au sang cambodgien sa taille et sa coloration, et au sang annamite un caractère un peu moins sombre et surtout une certaine coquetterie d'habillement et de coiffure.

Les cheveux des Cambodgiens sont noirs, durs, pressés, coupés simplement en brosse ou bien de telle sorte que ceux du milieu de la tête soient plus longs que ceux des côtés. Le corps est couvert d'un peu de toile en forme de jupon serré aux hanches ou parfois d'un simple langouti. Quant aux traits, ils sont moins intelligents ou pour mieux dire plus sauvages que ceux de l'Annamite. Les yeux paraissent moins bridés, mais les pommettes sont à peu près aussi saillantes ; si ce dernier caractère est souvent moins visible, cela tient à la lourdeur et à l'empâtement du bas du visage ; la bouche est généralement grande et les lèvres sont grosses. Rien de particulier à noter pour les membres inférieurs, qui sont le plus souvent vigoureux et bien faits.

Ce peuple a des chants, des instruments de musique, il connaît la danse, arts qui manquent à l'Annamite de la basse Cochinchine. Il a domestiqué l'éléphant — ce que les Annamites n'ont pas su faire dans notre colonie, ou du moins ont oublié. — Sa langue est un alphabet syllabique et les copistes cambodgiens sont fort recherchés, comme on l'a fait déjà remarquer. Un trait singulier est que les cinq premiers nombres seulement ont des noms différents ; les autres, jusqu'à dix, sont formés par le redoublement des premiers. M. Aymonier va publier un dictionnaire cambodgien, œuvre que Jeanneau n'a pas eu le temps d'accomplir.

Le type annamite est à tous égards bien différent du type cambodgien. Malgré les ouvrages nombreux déjà où il est parlé de la race principale de notre colonie, nous n'avons pourtant pas beaucoup de renseignements vraiment scientifiques, car je ne sache pas qu'on ait pris de nombreuses mensurations, soit du crâne, soit des divers segments du corps. Ceci est regrettable, mais heureusement tout porte à

croire que cette lacune sera comblée dans un délai très-court par les quelques hommes qui s'occupent aujourd'hui, en Cochinchine, de ces questions trop délaissées habituellement. Le respect pour les morts, porté à un très-haut degré chez les Cambodgiens qui les brûlent, chez les Chinois et les Annamites qui les ensevelissent, met de sérieuses entraves à ces études exactes. Cependant il y aurait un haut intérêt à examiner le squelette et, en particulier, les dimensions transversales d'un grand nombre de bassins et le degré d'inclinaison du fémur chez les hommes aussi bien que chez les femmes, ce qui donne à toute la race une démarche particulière.

La taille est habituellement petite, et elle paraît sujette à moins d'écart en plus ou en moins que dans notre race; je ne crois pas avoir vu d'individus qu'on pût appeler nains ou géants.

Le tronc est trapu, tout d'une venue, la ceinture peu marquée, les épaules souvent larges et carrées, ce qui donne au buste de la femme une forme disgracieuse. Les seins, par contre, sont le plus souvent très-beaux et hémisphériques, mais avant les travaux de la grossesse et de l'allaitement, qui les déforment très-vite. Le ventre est plus proéminent que chez nous; ses dimensions exagérées parfois expliquent peut-être en partie la démarche des Annamites. Quant à la cause de ce développement, la nourriture, presque exclusivement végétale (riz), doit être surtout invoquée.

Les membres sont longs et parfois mal conformés, les inférieurs au moins; il est assez commun de rencontrer des tibias légèrement arqués en dedans, sans qu'on puisse, du reste, accuser le rachitisme, qui est excessivement rare. La saillie du mollet est médiocre en général, mais d'autres fois elle est bien marquée; il n'y a rien, je crois, de particulier à dire à ce propos.

Quant aux extrémités, il faut, avant tout, signaler leur finesse, ou plutôt leur forme spéciale; la main et le pied sont, en général, assez petits et allongés. Le caractère saillant est

celui-ci, à la main surtout : prédominance considérable du diamètre antéro-postérieur sur le diamètre transverse. Les attaches sont assez fines; mais, si le pied est parfois petit, il a le défaut, d'un autre côté, d'être souvent presque plat. La voûte tarso-métatarsienne n'est pas suffisamment excavée, ce caractère que les Arabes considèrent comme un des traits de la beauté humaine manque ordinairement aux Annamites; cependant je n'ai jamais vu de pieds bots proprement dits. Quant à l'écartement du gros orteil en dedans, c'est-à-dire vers l'axe médian du tronc, écartement qu'ont successivement noté tous les auteurs, je crois qu'on l'a fort exagéré. Le pied annamite, comme le pied des races qui ne portent pas de chaussures habituelles, a la forme d'un triangle mousse dont la base serait représentée par une ligne qui réunirait l'extrémité des orteils; ceux-ci, non pressés, non torturés, ne se chevauchent pas, sont rarement en massue, et s'épanouissent en liberté. Le gros orteil est seulement un peu écarté des autres. Il faut cependant noter qu'il peut servir à l'Annamite pour ramasser de menus objets et pour retenir l'étrier. J'ai vu souvent aussi le batelier du gouvernail, cessant de le tenir avec la main pour rouler sa cigarette, le maintenir et le diriger très-justement avec le pied.

Un point de tératologie à noter est l'existence de pouces bifides; j'en ai pu observer trois pendant mon séjour, et n'en ai jamais vu ni chez les Cambodgiens ni chez les Chinois. Je n'ai jamais vu non plus de malformations des doigts chez les nombreux singes que j'ai examinés. Les ongles sont laissés volontiers longs, et les notables du pays, comme on appelle les lettrés, les riches, les autorités annamites, exagèrent volontiers cette mode à un point que les Chinois ne doivent guère dépasser. J'ai vu un maire de village, à Gocong, qui portait, à la main droite, les ongles de l'index et du médium longs, un d'un demi-décimètre et l'autre de près de 2 décimètres; ils étaient parfaitement rectilignes; j'en ai vu un autre, en revanche, dont les ongles dessinaient un grand nombre de courbures.



La tête est ronde, les pommettes saillantes, parfois très-saillantes ; les os du nez aplatis, les ailes du nez élargies transversalement et souvent retroussées, les yeux bridés et petits. Mais il faut noter qu'il y a, à ce propos, un très-grand nombre de degrés. Je crois que, d'une manière générale, on a exagéré ces caractères mongoliques ; j'ai vu des Annamites de sang pur présenter des traits qui ne choquaient point trop nos idées d'esthétique. Il sera bon de prendre un grand nombre de photographies de face et de profil pour juger plus complètement la question.

L'ouverture de la bouche est moins grande et les lèvres sont moins grosses que chez les Cambodgiens ; il n'y a pas de prognathisme. Le bas du visage est beaucoup moins lourd que chez le Cambodgien, ce qui fait paraître d'autant plus exagérée la saillie des pommettes, et chez les vieillards maigres et édentés, ce caractère est encore plus marqué.

Un mot sur la dentition : l'usage continu du bétel, de l'arec et de la chaux de coquillage blanche ou rose, qui forme la chique habituelle, colore les dents en noir, les carie, et les déchausse ; la vue de ces bouches rouges et noircies, ce crachotement continuel couleur brique, ne sont rien moins qu'agréables à l'œil de l'arrivant ; on s'y fait ensuite, et j'ai vu plus d'un Européen qui chiquait après quelque temps de séjour. Il est certain que si la chaux n'entrait pas pour une si grande part dans la composition de la chique, si de plus l'Annamite avait pour sa bouche des soins de toilette plus fréquents, cette habitude serait plutôt hygiénique ; le bétel et l'arec raffermissent et rafraîchissent la muqueuse buccale, diminuent la soif à la longue, et peut-être aussi, pour cette population ichthyophage, modifient heureusement la nature des effluves de l'haleine. Les Hindous, qui chiquent tout autant, mais se nettoient plus souvent la bouche et emploient moins de chaux, ont le plus souvent des dents blanches magnifiques. On voit que la carie des dents, chez les Annamites, étant sous la dépendance d'une cause aussi nette, on ne peut rien en tirer de caractéristique.

L'iris des yeux est généralement foncé; en tout cas, je n'en ai point vu de bleus.

Je dois noter aussi que je n'ai jamais vu d'albinos et j'ai voyagé dans la plus grande partie de la Cochinchine, visitant la plupart des grands centres.

La distribution des poils et l'époque de leur apparition sont intéressantes à noter. La tête est garnie d'une chevelure noire, luxuriante, lisse, dure, longue, dont l'Annamite a un soin coquet tout particulier, l'oignant d'huile de coco et la laissant flotter librement sur les épaules, ou la tressant en chignon latéral et alors souvent la retenant par un peigne, quel que soit son sexe. Quand elle n'est pas assez longue on y ajoute un faux toupet ou « tap », et la vente des faux chignons est très-répandue dans l'Annam. J'ai le regret d'ajouter que, malgré le soin orgueilleux que l'Annamite a de sa chevelure, celle-ci est souvent l'asile d'hôtes fort repousants.

A part les cheveux, les productions épidermiques sont très-rares et apparaissent tardivement. Les joues ne sont jamais couvertes de poils, la lèvre supérieure et le menton sont revêtus de gros poils, très-clairsemés, très-durs, assez longs, et qui surviennent vers vingt-cinq ou trente ans seulement. Le pubis est le plus souvent glabre jusqu'à cet âge; quant aux aisselles, elles le sont à peu près constamment; le tronc est dépourvu de poils.

A part le percement des oreilles, assez commun chez les femmes, qui portent, non une boucle, mais un clou souvent en or, les Annamites ne se mutilent d'aucune façon, ils ne se rasent point le crâne, ne se déforment pas les pieds comme les Chinois, ni la tête comme certaines peuplades. Ils aiment beaucoup les bijoux, l'argent, l'or, le jais, qu'ils portent en colliers, bracelets ou en bagues, les hommes aussi bien que les femmes; le peigne est souvent en écaille, et, chez les raffinés, un petit cornet, en écaille aussi, fiché au centre du chignon, contient toutes faites les cigarettes de la journée.

Quelques attitudes spéciales à l'Annamite sont à noter

encore. L'*attitude du repos* est la suivante : l'indigène s'accroupit sur ses talons, mais sans que les fesses reposent à terre ; cette attitude, fatigante pour un Européen, est habituelle à l'Annamite et on en voit fréquemment le long des routes se délassant ainsi en ruminant leur bétel.

Le *mode de grimper* est spécial ; nous grimpons aux arbres en les enlaçant des jambes et des bras ; ils grimpent en ne tenant le tronc qu'avec les mains et les pieds, après s'être préalablement élevés d'un bond à une certaine hauteur. Ils arrivent au faite d'un grand cocotier avec une rapidité qui vraiment semble merveilleuse.

Le *mode de porter les enfants* est aussi différent de celui usité chez les nègres, par exemple ; l'enfant est porté à cheval sur la hanche maternelle et soutenu par le bras passé derrière lui.

Le *mode d'embrasser*, déjà noté du reste, est assez étrange.

A proprement parler, ce n'est pas la bouche qui embrasse, mais le nez : c'est un simple reniflement.

Je ne dirai qu'un mot du *mode de ramer*. L'Annamite, homme ou femme, rame debout. Pour des gens dont presque toute l'existence se passe sur l'eau et qui doivent souvent ramer six à dix heures sans désespérer, ramer assis, attitude qui développe plus de force, mais qui fatigue bien plus vite, n'est pas à préférer.

J'ai parlé de leur *démarche spéciale*, de ce balancement disgracieux du bassin, de l'insertion plus oblique sans doute des fémurs, de l'ensellure acquise ou native. L'art de ramer debout doit certainement contribuer à développer cette ensellure.

A *cheval*, ils passent le gros orteil dans l'étrier, et le cheval annamite, espèce de petite taille, va constamment à l'amble.

La *manière de porter les objets lourds* est la même chez les Annamites et les Chinois. Aux deux extrémités d'une perche, solide et flexible, sont placés les objets, et le milieu de la perche repose sur une épaule ; l'indigène ainsi chargé s'avance au pas relevé et sait très-bien, sans interrompre sa marche, faire voltiger son fardeau d'une épaule à l'autre. On doit

observer certainement des bourses séreuses professionnelles sur la clavicule des porteurs de profession.

*Les objets légers* sont habituellement portés sur la paume de la main, comme chez les Arabes.

Un mot du caractère annamite : l'Annamite est léger, paresseux, peu susceptible d'être fortement touché ou étonné ; ce qu'il demande avant tout, c'est d'être laissé à son repos et à son train de vie habituel ; il a un grand respect extérieur pour ses supérieurs et ses parents, mais son caractère moqueur et persifleur sait retrouver son compte, et si le sel gaulois a paru trop fort à quelques délicats, il est difficile de donner une idée de la plaisanterie annamite. L'un de nos meilleurs interprètes et linguistes de Saïgon a fait imprimer un recueil de fables dont quelques-unes ont été trouvées d'une couleur locale si vive, qu'on les a supprimées dans la dernière édition ; les exclamations de colère, les jurons en un mot, fort nombreux d'ailleurs, sont également d'un cynisme que le latin lui-même hésiterait à rendre. Avec tous ces défauts, l'Annamite a quelques qualités : l'amour du sol, mieux du clocher, est porté chez lui à un point incroyable ; l'exil loin de son village lui est insupportable bien vite ; les domestiques que nous prenons dans l'intérieur et amenons à Saïgon ne peuvent y rester longtemps ; la douceur du caractère ou plutôt l'apathie est également une des qualités, grâce à laquelle il nous est permis de vivre en Cochinchine en n'ayant à redouter que le climat. De fait, il est peu de nations sur lesquelles on puisse plus facilement asseoir une domination intelligente. Enfin, la facilité d'apprendre, au moins dans le jeune âge, est, chez l'Annamite, d'une puissance particulière ; grâce aux écoles que nous avons fondées ou améliorées, il n'y a peut-être pas aujourd'hui d'indigène de la nouvelle génération qui ne sache lire et écrire en caractères latins.

La quatrième race dont il nous reste à parler est par tous les côtés absolument différente des précédentes. Les Chams, Tiams ou Tsiampa forment un peuple à part au milieu des populations de l'Indo-Chine. Leur attitude, leurs mœurs, leur

langue suffisent assez pour les caractériser. La langue, dont j'ai recueilli un vocabulaire assez complet, est composée d'un tiers à peu près de mots malais, de quelques mots annamites et cambodgiens, et d'une moitié au moins provenant d'une source qui m'est absolument inconnue.

Les Chams sont épars au milieu des Annamites du nord-est de la Cochinchine et surtout des Cambodgiens. Leurs diverses agglomérations, d'ailleurs peu considérables, sont pour la plupart cachées au milieu des forêts, derrière des rideaux de bambous. Leurs cases, bien plus propres que celles des Annamites, sont bâties sur de hauts pilotis, même là où la terre est le plus sèche, et une échelle, qu'on retire le soir, met tour à tour la famille en communication avec le sol ou à l'abri des surprises nocturnes. Notons que l'usage de cette échelle est très-peu répandu parmi les Annamites. Du reste, par leur habitat au milieu des forêts reculées, les Chams sont surtout exposés à la dent du tigre, ou de « monsieur le tigre », comme on l'appelle là-bas, et leurs bûcherons succombent trop souvent encore dans ces luttes inégales. A ce propos, j'ai appris qu'ils faisaient, comme dans l'Inde, une différence capitale entre le tigre qui n'avait pas encore goûté de l'homme et celui qui avait été à même d'apprécier la valeur gastronomique de cette chair; ce dernier serait surtout redouté.

La religion des Chams est celle de Mahomet; ainsi, ils ne boivent pas de liqueurs fortes et ne mangent pas de porc, lequel forme au contraire la seule viande de boucherie habituelle des Chinois et des Annamites. Leurs femmes, bien que se livrant à tous les soins du ménage intérieur et allant aux marchés annamites sans se voiler, sont d'une vertu farouche qui fait tache au milieu de la corruption générale. Aussi la race a-t-elle dû se garder presque absolument pure de mélange; de fait, je ne crois pas qu'on ait signalé de métis chams et annamites, ou chams et cambodgiens. Ce serait plutôt parmi ces derniers qu'il faudrait en rechercher quelques-uns, et, pour ma part, je n'en connais pas. La religion

de Mahomet imprime aussi au caractère cham certains traits bien significatifs : ainsi le Cham n'a pas cette hésitation, cette timidité du regard des races bouddhistes ; il marche noblement et avec indépendance ; il n'est pas voleur, chose à noter avec soin ; il aime beaucoup les armes et compte de nombreux chasseurs très-courageux qui tuent presque à bout portant les rhinocéros et les éléphants avec des fusils dont nous ne nous servirions à aucun prix. Le caractère est gai et ouvert et plus avide de nouveau que celui de l'Annamite et surtout du Cambodgien.

Quant aux traits de la race, ils sont également caractéristiques. Une taille assez élevée, bien prise, des membres robustes ; les cheveux coupés en brosse, comme les Cambodgiens, mais plus uniformément ; les pommettes bien moins saillantes que chez les Annamites, une peau plus foncée en général que chez ces derniers ; mais plus claire que chez les Cambodgiens. Les traits sont moins épatés et l'œil bien moins bridé. Pas de prognathisme. Quant aux poils, je ne puis noter que ceux de la face, qui sont aussi peu fournis que chez les autres peuples de l'Indo-Chine.

Un détail tout particulier est la proéminence que forment les masses musculaires et cellulo-graisseuses de la région postérieure du bassin. Ceci, joint à une forte ensellure, existe chez l'homme et chez la femme, mais est bien plus marqué chez cette dernière ; ce trait est caractéristique et frappe singulièrement. Ce n'est pas la *stéatopygie* des Hottentotes, mais c'est certainement quelque chose d'analogue.

L'habillement consiste en un pantalon, auquel se joint souvent une veste semblable à celle des Annamites pour les hommes ; d'autres fois, c'est un simple morceau d'étoffe roulé autour des reins, comme chez les Cambodgiens. Pour les femmes, c'est une sorte de grande chemise tout d'une pièce, tombant sur les genoux et échancrée au-dessus des seins, lesquels sont le plus souvent assez bien faits. La tête des femmes est recouverte d'une pièce d'étoffe pliée en quatre, dont les deux bouts retombent de chaque côté : là-dessus elles por-

tent volontiers les fardeaux, et non sur l'épaule au bout d'une perche, comme le font les Annamites et les Chinoises.

D'où vient ce peuple ? Des anciens de leur race connaissent le lion et le chameau ; ils m'ont nommé ces animaux sur la vue des gravures de Brehm que je leur présentais ; le nom du lion est malais, *sing* ; mais le malais n'est pas certainement le fond de la langue. D'autre part, bien qu'inférieurs aujourd'hui en civilisation, on trouve dans leur vocabulaire la trace d'une certaine supériorité ; les dix premiers nombres sont simples, tandis que chez les Cambodgiens il n'y a de simples que les cinq premiers.

Les Stiengs, moins connus encore que les Chams, sont comptés parmi ces Mois ou sauvages dont les autres populations de l'Indo-Chine ne parlent qu'avec dédain, dédain sans doute des envahisseurs pour les envahis. Ils n'ont pas d'industrie proprement dite et vivent à l'écart, ne descendant sur les marchés annamites ou cambodgiens que pour y échanger des peaux de bêtes, des résines, des huiles, des bois et autres productions végétales contre ces ustensiles chinois en cuivre si abondants là-bas, contre des étoffes et du riz. Je ne sais rien de leur vie intime, mais j'ai pu recueillir leur vocabulaire. Beaucoup de mots, surtout ceux qui ont trait aux objets d'une certaine civilisation, sont cambodgiens et annamites ; mais la grande masse est d'une origine à chercher. Ils ne sont pas monosyllabiques.

Leur religion, s'ils en ont une, car j'ai éprouvé une grande difficulté à me faire traduire par eux l'idée de Dieu, et encore ne suis-je pas sûr d'y avoir réussi, doute que partagent les Cambodgiens et les Chams, leur religion ne serait ni le bouddhisme ni l'islamisme. Ils ne paraissent pas avoir de ministres du culte.

Quant à leurs traits, voici ce qu'on en peut dire : il n'y a pas de prognathisme, et le nez n'est pas très-épaté, les poils sont rares et tardifs dans leur apparition ; nul soin particulier de la coiffure, les cheveux sont noirs et incultes. Un trait à noter, c'est l'enjolivement de l'oreille par un assez gros et

lourd morceau de bambou, qui réduit le lobe à une mince lanière. Ils sont de taille moyenne et paraissent à peu près aussi robustes que les Chams et les Cambodgiens ; ils n'ont pas l'ensellure exagérée des premiers. Le teint est d'un fuligineux plus ou moins noir. Le costume consiste souvent en un simple langouti, sauf chez ceux qui, approchant plus souvent les Annamites, en ont pris la chemise-habit et le pantalon.

Ils ont des armes assez puissantes, des arbalètes très-grandes, qu'il est souvent difficile de plier, et, avec les flèches qu'elles lancent, on perfore des planches très-épaisses. Il paraîtrait aussi qu'ils connaissent une composition spéciale à effets rappelant ceux du curare et qui leur sert à empoisonner des traits. Malgré mes recherches, je n'ai pas pu m'en procurer.

Un mot maintenant sur les métis. Entre les diverses races humaines de l'Indo-Chine il se fait de nombreuses unions plus ou moins légitimes qui ont amené l'existence de diverses races de métis. Ainsi, il y a des métis annamites-chinois ou Minuongs, des métis annamites-cambodgiens, annamites-malais et annamites-hindous. Les Minuongs sont de beaucoup les plus communs. La plupart portent la coiffure et le costume chinois ; ils sont plus grands que les Annamites et moins bien faits que les Chinois et ont plus de vivacité que ces derniers. Le nez est moins épaté que le nez annamite. Les métis entre les Annamites et les Malais et surtout entre les Annamites et les Cambodgiens sont peu nombreux.

Les métis les plus intéressants certainement après les Minuongs sont les métis de Français et d'Annamites. Il y en a aujourd'hui un certain nombre et ils paraissent fort bien résister au climat et surtout supporter mieux le soleil que les Européens purs. Un Français de Saïgon possède, à ma connaissance, une petite famille métisse composée de trois filles, qui habitent Saïgon, et d'un garçon, qui étudie, je crois, à Paris même. Les enfants qui résultent de ces unions sont fort gentils ; le nez est un peu trop court, mais il n'a rien de trop



camus ; les traits ne sont point grossiers et les cheveux ont une teinte tirant sur le chatain. Les yeux surtout mettent sur la voie de l'origine ; le teint est très-clair. Il y aurait peut-être là un moyen de colonisation qui, bien dirigé, pourrait avoir d'heureuses conséquences. Du reste, d'ici à quelques années, on saura à quoi s'en tenir sur le grand acclimatement à ce propos.

Je me permets en terminant de redire combien je regrette de n'avoir pu prendre des séries d'observations scientifiques. Devant retourner dans la colonie, je me propose à mon tour de recueillir des chiffres, plus éloquents que tous les discours, et qui jetteront peut-être un jour plus net sur ces diverses races, notamment les Chams, les Stiengs et les divers métis.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*L'un des secrétaires : J. ASSÉZAT.*

### 305<sup>e</sup> SÉANCE. — 4 mars 1875.

Présidence de M. DALLY.

#### CORRESPONDANCE.

La Société vaudoise des sciences naturelles de Lausanne demande l'échange des publications de la Société avec les siennes.

La Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie de Chambéry qui, depuis le mois d'avril 1874, envoie ses mémoires à la Société d'anthropologie, demande la réciprocité.

Ces deux demandes sont envoyées à l'examen du comité central.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL annonce la mort du docteur Le Courtois et de sir Charles Lyell.

A l'occasion de la mort de M. le docteur Le Courtois, M. HAMY rappelle les titres du défunt à la mémoire de la Société. M. Le Courtois était un de ses membres les plus dévoués ; il a pris souvent part à ses discussions. Ses devoirs